

Denys Arcand, le cinéaste-historien

Serge Pallascio

Numéro 131, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86813ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pallascio, S. (2017). Denys Arcand, le cinéaste-historien. *Cap-aux-Diamants*, (131), 40–41.

DENYS ARCAND, LE CINÉASTE-HISTORIEN



Denys Arcand vu par Jan Thijs.

Si les Pierre Perrault, Michel Brault, Claude Jutra, Gilles Groulx et Jean-Claude Labrecque peuvent être considérés comme les pères fondateurs du cinéma québécois, Denys Arcand en est le grand frère de toutes les audaces. Il a ouvert la voie cinématographique qui a mené à Cannes et Hollywood toute une génération de jeunes cinéastes : Jean-Marc Vallée, Denis Villeneuve, Xavier Dolan. Le temps d'un repas au Musée national des beaux-arts du Québec, le cinéaste se dévoile avec générosité. Cochez oui. Cochez non.

Serge Pallascio : Qui êtes-vous? Un historien détourné de sa route par le cinéma ou un cinéaste qui a la nostalgie de l'histoire?

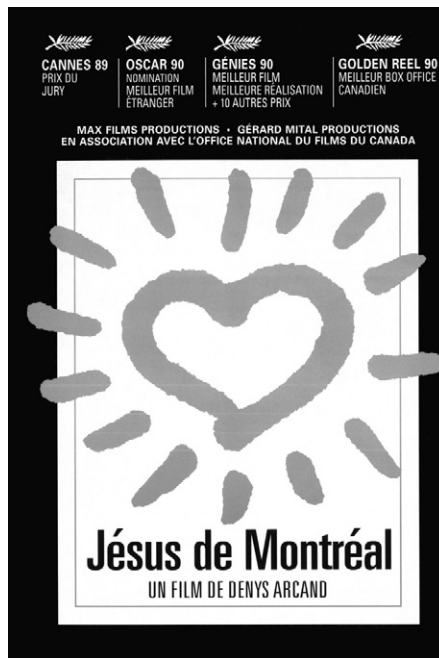
Denys Arcand : Les deux. Après mes études en histoire, j'ai obtenu un emploi d'été à l'Office national du film. J'ai écrit et réalisé un court métrage documentaire sur Samuel de Champlain et j'ai gagné un prix. C'était parti. J'ai abandonné mes projets de doctorat, mais j'ai toujours eu le regret de ne pas avoir fait carrière d'historien. Le cinéma, c'est difficile physiquement et socialement. Toute ma vie, j'ai été tiraillé entre les deux.

S.P. : Que préférez-vous? Un film documentaire dans lequel on aurait inséré des éléments de fiction ou un film de fiction qui serait soutenu par des images documentaires?

D.A. : Ni l'un ni l'autre. Les deux posent un problème éthique. On ne crée pas des images pour un documentaire. On est témoin des images. Si, dans *Le confort et l'indifférence*, j'ai introduit le personnage de Machiavel, c'est qu'il ne faisait que lire des extraits de son livre *Le Prince*. Introduire des images de documentaire dans une fiction est tout aussi insupportable. La fiction doit recréer la réalité avec des comédiens.

S.P. : Quel film choisissez-vous de regarder? *L'Évangile selon saint Mathieu* de Pier Paolo Pasolini ou *Jésus de Nazareth* de Franco Zeffirelli?

D.A. : Pasolini était un grand cinéaste. Zeffirelli, c'est de la guimauve sans intérêt.



Les incontournables de Denys Arcand : *Le confort et l'indifférence* (1982) et *Jésus de Montréal* (1989).

S.P. : Quel genre musical vous fait tendre l'oreille, la musique classique ou le jazz?

D.A. : Le corpus classique couvre quatre siècles et il est tellement beau. Pensez à Bach, Mozart, Schubert. J'ai utilisé le *Stabat Mater* de Pergolèse pour amorcer et conclure mon film *Jésus de Montréal*. Par ailleurs, je ne suis qu'un amateur modéré de jazz. Mais je n'oublierai jamais ce soir des années 1960, alors que j'ai entendu le pianiste Thelonious Monk jouer seul au piano pendant 45 minutes. C'est un des grands moments esthétiques de ma vie.

S.P. : Qui préférez-vous? Claude Monet et l'impressionnisme français ou Jackson Pollock et l'expressionnisme abstrait américain?

D.A. : Ils sont à égalité. Monet, c'est la douceur infinie du paysage français, de Giverny et des berges de la Marne. Jackson Pollock, c'est l'énergie démente de New York, la violence, le contraste. Ces deux peintres incarnent la réalité nationale et la culture de deux pays à des époques différentes.

S.P. : Quel écrivain lisez-vous en priorité? Hubert Aquin ou Michel Tremblay?

D.A. : Impossible de choisir. J'adore Michel Tremblay. Nous sommes nés tous les deux un 25 juin. Nous avons grandi presque dans le même quartier. Je suis très proche de lui. Hubert Aquin, lui, était extraordinaire. Il se comportait toujours en grand seigneur et portait des vêtements griffés. À mon arrivée à l'ONF, il m'a mis en garde et m'a dit : « Faites attention. Ils vont tenter de vous casser ».

S.P. : Quel peintre québécois affichez-vous dans votre salon? Paul-Émile Borduas ou Jean-Paul Riopelle?

D.A. : Probablement Riopelle. Borduas a peint quatre ou cinq toiles, dont *L'étoile noire* en 1957, qui sont invraisemblables. Mais Borduas a surtout été un enseignant qui s'est sacrifié pour que le Québec accède à la modernité. Tandis que Riopelle a peint une œuvre explosive, surtout dans les années 1950.

S.P. : Une dernière dans la catégorie cinéma. Claude Lelouch ou Jean-Luc Godard?

D.A. : Jean-Luc Godard n'a pas beaucoup de talent comme cinéaste, mais la conception qu'il a du cinéma est éblouissante. Ce que Godard dit du cinéma est meilleur que ses films. C'est un théoricien de génie.

Du documentaire On est au coton (1970) au film de fiction Les invasions barbares (2003), Denys Arcand s'est livré à une radiographie sans complaisance de la société québécoise : rêve d'indépendance nationale, désillusion post-référendaire, désenchantement, remise en question de l'identité québécoise. Le cinéaste ne pratique pas la langue de bois. Tel un sphinx lucide, il conclut notre rencontre par ce constat : « Le Québec fait à peine partie de l'Occident. Il est en marge de l'Histoire et en subit les contre-coups ». Denys Arcand, notre semblable, notre frère.

DENYS ARCAND EN CINQ TEMPS

Fait historique ayant le plus bouleversé l'Occident : « Le camp d'extermination d'Auschwitz. »

Littérature et cinéma : « Il faut laisser les grandes œuvres littéraires à la littérature. Ce sont les mauvais romans qui font de très bons films. »

L'œuvre littéraire la plus importante : « *À la recherche du temps perdu*. »

Écrivain de référence : « Marcel Proust. »

Autoportrait : « Si je n'étais pas cinéaste... je serais historien. »

Serge Pallascio